

L'EXTREME-ONCTION.

J'avais douze ans et demi environ lorsque je fus témoin du fait que je vais raconter.

Comme j'étais fort arriéré dans mes études, ce qui désolait ma famille, mon tuteur, homme bien avisé, tenant par dessus tout à me faire rattraper le temps perdu, m'avait mis en pension chez un bon curé de campagne, ancien professeur de petit séminaire.

Or, ce jour-là, c'était au milieu du printemps, vers le soir, j'étais revenu du jardin, où j'avais passé l'après-midi à rattachier des espaliers abattus la nuit par le vent, et j'étais rentré au salon. Pour ne point me laisser inactif, mon vieux maître, installé, comme d'habitude, en son grand fauteuil, me donnait une leçon nouvelle.

Serrant du bout des lèvres un petit sifflet arrondi, percé au milieu de deux trous inégaux, il m'enseignait à imiter le chant de l'alanette; il y avait cette année-là, grand passage de ces oiseaux. Assis devant lui sur un tabouret, je l'écoutais émerveillé, avec une attention pieuse, lorsque tout à coup un paysan d'une trentaine d'années entra sans frapper dans la salle. Il marrait les pieds nus et tenait son bonnet à la main.

—Tiens, le voilà, François? fit mon maître en s'interrompant. Quel de nouveau à la maison?

—Rien, monsieur le curé, ou du moins pas grand'chose, répondit le paysan avec embarras si ce n'est toutefois que la vieille grand-mère va de plus en plus mal et qu'elle vous prie de la visiter.

—Comment! s'écria le prêtre dont l'expression du visage avait déjà changé. Marthe? La vieille Marthe?

Et comme le paysan inclinait la tête:

—Quel malheur! quel malheur! une si sainte femme! Et quel âge avait-elle? acheva-t-il avec intérêt, comme si la moribonde était déjà dans le tombeau.

—Ma foi, monsieur, nous ne savons guère, ni elle non plus je crois bien octante-six, octante huit, peut être même davantage. En tout cas, c'est la plus ancienne de tout le pays. Enfin, enfin, que voulez-vous? conclut-il d'un ton philosophique, il fallait s'y attendre la pauvre a fait son temps! Or, depuis ce matin comme elle se sentait passer, elle a dit comme ça que c'était fini, qu'elle ne verrait pas le soleil de demain et qu'elle était prête à partir, mais que, auparavant, elle voudrait bien recevoir le bon Dieu. Et je suis venu vous le dire.

—C'est bien, j'y vais, fit le prêtre aussitôt.

Et, se tournant de mon côté. —André, mon ami, faites vite: allez avec François prévenir Paul, l'enfant de chœur; puis rendez-vous à la maison et attendez mon arrivée. Moi, je passerai à l'église et ferai sonner l'agonie.

Je m'avis avec le paysan. Il se haussa ses lourds sabots qu'il avait laissés sur le perron du presbytère, et quelques minutes plus tard, nous marchions en pleine campagne.

Par nous arrivons à la maison de Marthe.

La pièce où j'étais introduit était haute et spacieuse. Comme en toutes les habitations de paysans, c'était celle où d'ordinaire se réunissait la famille. A droite, une cheminée monumentale, une grande table au milieu, et, en face de la porte d'entrée, un grand buffet chargé de vaisselle peinte.

Mon guide m'offrit un escabeau et sortit sans rien dire.

Je m'assis machinalement et je regardai. Tous au fond de la salle, un homme à cheveux gris me tournait le dos. Assis sur une chaise de paille devant un couple de buffes dont la tête seule sortait par une large baie pratiquée dans la cloison même, il leur donnait leur nourriture. Il portait de la herbe à plein poignée, dans des mannes de junc, la tordait dans ses mains et se présentait à la bouche de ses

leur langue rugueuse et la machonnaient lentement, le contendu et l'œil atone. De gros flocons d'écume tombaient de leurs naseaux sur les mains noires du bouvier.

Deux enfants de quatre à cinq ans étaient couchés dans un coin, sur la paille. Ils me considèrent d'abord bouche bée, ne comprenant rien à la présence de cet intrus en costume de matelot. Sitôt que je les regardais, ils baissaient les yeux avec une moue pleurnichieuse. Dès que j'avais tourné la tête, se croyant inaperçus, ils m'adressaient des grimaces moqueuses.

Mon guide reparut; mais il se contenta de traverser la salle et entra dans la chambre voisine dont il laissa la porte entrouverte. J'entendis d'abord quelques mots échangés tout bas, puis une voix faible, plaintive. Une lumière tout autre que celle du jour éclairait la chambre. Je me penchai afin de mieux voir. Deux cierges brûlaient sur une table, aux pieds d'une madone en plâtre. Un rameau de laurier trempait dans une assiette, pleine sans doute d'eau bénite. Je ne pouvais plus m'y tromper, la se trouvait l'agonisante.

Le paysan avait défilé les liens qui retenaient ses bœufs et les deux animaux étaient rentrés dans leur étable. L'homme se leva; il m'aperçut en se tournant. Sans m'adresser une parole et sans répondre à mon salut, il continua gracieusement ses besognes, rangea le long du mur les corbeilles de jonc où il entassa pèle-mêle, et les pressant de tout son poids, l'herbe et le foin épars autour de lui. La jeune femme sortit de la chambre, prit un grand balai de bruyère, balaya la cuisine et mit de l'ordre dans la salle. Son mari reparut bientôt et posa sur la table quelques verres et une bouteille. Ces braves gens ne parlaient entre eux qu'à voix basse, avec une sorte de crainte, comme étonnés encore de cet événement subit qui venait troubler un instant la monotonie de leur existence.

La cloche se mit à tinter. Quelques habitants du village et quelques voisins presque tous âgés et vêtus de leurs habits du dimanche arrivèrent successivement. Cinq ou six femmes les suivirent, entièrement voilées de leur capuce noir. A mesure que les nouveaux venus entraient dans la maison, ils se saluaient d'un simple hochement de tête, sans se tendre la main, et, debout, au fond de la salle, ils attendaient silencieux, dans une attitude contrainte.

Pour moi, je ne saurais traduire les sentiments que j'éprouvais. Je me recontrais tout à coup face à face avec un mystère nouveau, celui de la mort: j'avais peur.

Je m'étais mis debout comme tout le monde, et, pour me distraire ou passer le temps, je m'étais approché de la fenêtre. Oh! la douce joie que je ressentais quand j'aperçus enfin sur la grande route le surplus blanc du prêtre, de mon vieil ami vénéré qui s'avancait vers la maison! Deux enfants marchaient près de lui. L'un portait la croix, l'autre agitant une clochette. Je distinguais les mouvements du bras, mais je n'entendais aucun son. Un paysan qui montait vers le village s'arrêta à quelques pas du prêtre, se rangea du bord du fossé et attendit à genoux, tête basse. Le prêtre en passant éleva le ciboire, et le voyageur se signa humblement.

Je me tournai vers mon voisin et, du doigt, je lui montrai la route. Il avertit ses compagnons. Aussitôt ces braves gens, hommes et femmes, tombèrent à genoux sur le carreau de la cuisine. La jeune femme cacha son visage dans ses mains, et je l'entendis sangloter. J'avais plié les genoux moi aussi.

Bientôt le son de la clochette arriva jusqu'à nous, un peu faible d'abord, encore indécis, mais clair et musical. Dans la chambre voisine (celle de la mourante), un soupir, un long soupir, pas douloureux pourtant, sembla lui répondre... Puis ce furent des plaintes, courtes, oppressées, comme si quelqu'un faisait des efforts pénibles pour se remuer... Et, par moment, le tinter d'un objet métallique.

Le tintement de la clochette était devenu plus distinct et se faisait entendre de plus en plus.

La porte de la cour grinça sur ses ais dilués. En cet instant, quelque chose bougea dans la chambre voisine... Je crus entendre un bruit de pas et de petits coups frappés sur le sol comme par un bâton... Je tournai les yeux vers l'endroit d'où venait le bruit, et ce que j'aperçus alors me fit faire un geste d'effroi.

Le prêtre venait de traverser la salle et entra dans la chambre voisine. Une femme, une vieille femme, décharnée, décrépite, une sorte de spectre, de fantôme plutôt, couvert de haut en bas d'un long vêtement noir, s'avancait nu pieds dans la salle. Elle s'appuyait d'une main sur un bâton noueux... La figure était jaune, flétrie, entièrement labourée de rides, et plus sèche qu'un parchemin. Tout semblait mort sur ce visage, tant les traits avaient déjà pris de rigidité. Les yeux pourtant vivaient encore, de petits yeux luisants comme des braises, deux yeux perçants et clairs auxquels la souffrance donnait une expression terrible. Et cela se mouvait lentement, le corps plié en deux, cassé par l'agonie et se dirigeant vers la porte d'entrée.

—Maman! maman! que faites-vous? demanda la jeune paysanne en se levant à la hâte pour aller rejoindre sa grand-mère.

—Va prier, enfant!... laisse-moi, lui répondit l'aïeule d'une voix faible, mais résolue.

—Non, rentrez, je vous en supplie! Prenez mon bras, vous allez défaillir!

Mais comme la vieille femme, sans lever les yeux ni tourner la tête, avançait obstinément et tâchait même de l'écartier en la poussant du coude:

—Que faites-vous donc? où allez-vous? reprit la paysanne effrayée.

Elle répondit simplement: —Je vais au devant de mon Dieu.

Et, la jambe traînante, l'épaule haletante, avec une énergie ténue, en grignotant sous l'effort la vieille paysanne continuait de se porter au devant de son hôte mystique. Arrivée sur le seuil de la porte, elle posa son bâton devant elle, des deux mains s'appuya dessus et se laissa choir à genoux.

Chose qui me frappa, aucun de tous ces assistants, de ces bouviers à demi sauvages, ne sembla étonné de l'acte étrange de cette femme.

Ils restèrent tous en prière. Le prêtre venait de traverser la cour. Lui non plus ne put maîtriser un mouvement d'effroi lorsqu'il aperçut la mourante elle-même qui lui barrait ainsi le seuil de la maison.

—Comment! vous ici? fit-il en reculant; vous ici, Marthe! est-ce possible?

Où, répondit l'aïeule, mais d'une voix maintenant suppliante, donnez-le-moi ici, à genoux.

Et les yeux de la moribonde, éclairés de je ne sais quelle flamme subite, cherchaient impatiemment entre les mains du prêtre le viatique saint qui lui assurait une nouvelle vie; et, tandis que le prêtre écartait les voiles du ciboire, elle joignait les mains autour de son bâton, et sa figure, impassible, morte naguère, prenait tout à coup une expression indéfinissable de joie et de bonheur.

Non, je ne compris pas alors ce qu'il y avait de grand dans une telle scène; je ne vis pas ce qu'un tel spectacle avait de touchant, presque de sublime, lorsque devant cette terre qui l'avait nourrie, ces champs qu'elle avait cultivés, en face du grand ciel témoin de sa vie obscure et sans tâche, sous les derniers rayons du soleil mourant, mais qui devait renaître, lui, l'aïeule agonisante, dans toute l'ardeur de sa foi, tendait ses lèvres frémissantes vers le viatique sauveur, gage infailible d'immortalité.

Le prêtre éleva l'hostie, la présenta à la bouche de la moribonde et, lentement, à haute voix pour qu'elle comprit bien les paroles du texte, il les traduisit dans le patois du lieu: —Voici l'agneau divin qui efface les péchés du monde.

La paysanne inclina la tête, et demeura un instant immobile. La jeune femme accourut bientôt et aida sa grand-mère à se relever.

Toujours caduque, chancelante, l'aïeule se tourna pour rentrer dans sa chambre. Quand elle passa devant nous, elle nous lança un regard du côté et, comme si elle jetait un défi à un adversaire invisible: Ah! ah! fit-elle en hochant la tête, et d'une voix presque railleuse, à présent elle peut venir! Comme pour signifier sans doute qu'elle serait parfaitement qu'il survivrait quelque chose d'elle à quoi la mort ne pourrait toucher.

Elle marchait péniblement, toujours soutenue par sa fille. Et elle entra dans sa chambre.

Le prêtre l'y suivit pour accomplir les derniers de son ministère. Je n'osai pas l'accompagner.

De la place où je me trouvais je l'entendis murmurer les paroles de l'extrême-onction. Il sortit bientôt, adressa des consolations à la famille distribuée des poignées de main aux gens du voisinage et des sous aux petits enfants et nous revînmes tous deux ensemble.

L'aïeule avait raison, elle mourut cette nuit même.

L. BRETHOUS-LAFARGUE

L'EDUCATION CHRETIENNE.

Un grand savant, Littérateur, avait épousé une femme profondément chrétienne. Une fille était née, et le jour même de cette chère naissance, le père avait dit: "Je ne veux pas que cet enfant soit baptisé." Douleur de la mère! Elle insiste, prie, supplie, devient éloquent comme le sont les mères quand l'intérêt des enfants est en jeu.

"Soit, dit le philosophe, je te laisse ta fille, élève-la à ton gré; mais le jour où elle aura quinze ans, je lui exposerai toutes mes idées!"

La mère accepte; l'œuvre se poursuit. La jeune fille devient une créature accomplie. Mais la date fatale approche. On devine la terreur de la pauvre mère: voir peut-être détruire en une heure cet ouvrage de quinze ans! Voir s'écrier, et sous quelles mains! cet édifice de vertu, de foi, de piété, si laborieusement élevé dans une âme si chère! Quelle épreuve pour une chrétienne! Quel supplice pour une mère! Elle tint pourtant sa promesse.

Au jour dit, elle va trouver son mari et d'une voix émue: "Ta fille, dit-elle, a aujourd'hui quinze ans, je vais te l'amener; dis-lui ce que tu voudras..."

"Je ne lui dirai rien du tout, s'écrie le père. Quoi! tu me rends une enfant aimante, pieuse, bonne, dévouée, et tu crois que je vais m'exposer à renverser cette œuvre? Et pourquoi? Pour lui donner mes idées? Mes idées, elles sont bonnes pour moi, du moins j'espère, mais qui me dit qu'elles seraient bonnes pour elle?"

"Non, dit l'homme, je n'arracherai jamais ma fille à une religion qui ne lui a fait que du bien."

LA MISSION DU JOURNALISTE.

Comme son auguste chef Léon XIII, Mgr Satolli a la plus haute opinion de la mission du journaliste. Dans son admirable discours prononcé à Washington à l'occasion du dixième anniversaire du Grignon Club, le délégué apostolique s'est exprimé comme suit: "Je ne puis partager l'opinion de M. J. W. Keller qui considère le journalisme comme un simple métier et même comme un métier assez médiocre. A mes yeux, cette profession représente une carrière de dévouement à une œuvre noble et utile qui consiste à éclairer l'humanité, à la rendre meilleure œuvre qui procure cette récompense bien supérieure à l'accumulation des richesses, savoir: la conscience de contribuer à la marche ascendante de l'humanité vers le progrès."

"Si donc, le journaliste est une espèce de sacerdoce social, il est facile de comprendre que ceux qui exercent ce ministère doivent être pénétrés de l'importance de leur haute mission et doivent se former aux règles que leur impose leur devoir sacré. Ce n'est donc pas une indiscretion que de suggérer qu'au-dessus de la porte de chaque bureau de journal devraient être inscrits les mots: Vérité, Justice, Honnêteté de tous et envers tous."

Mutual Reserve Fund Life Association of NEW YORK.

The First and Best Insurance Association Gives Insurance at Cost; Total Business nearly \$300,000,000 Paid nearly \$3,000,000 in 1893, to license members; Guaranteed on the Best Plan. AGENTS wanted in every part of the province of Prince Edward Island. The most liberal terms offered. Address

Geo. P. Thomas SPECIAL AGENT FOR P. E. Island. Moncton and Summerside.

JOSEPH GALLANT

—NEGOCIANT EN— MARCHANDISES SECHES, GRO-CERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.

RUSTICOVILLE, I. P. E.

Oct. 12, '94.

AGRICULTURAL IMPLEMENTS

PLOWS, HARROWS & C

A full line of the above with all necessary repairs constantly on hand. Don't fail to try our Celebrated Farmers. JAMES P. CUNNINGHAM, Alberton, P. E. Island.

LIVRES! LIVRES!

Nous avons le plaisir d'annoncer à la population française de cette province que nous vendons des livres de toute description à des prix très réduits pour argent comptant. Nous avons toujours en mains l'assortiment le plus complet de LIVRES D'ECOLE. Nous vendons un DICTIONNAIRE FRANCAIS et ANGLAIS bien relié en toile pour 25 centimes. Si vous ne pouvez venir nous voir vous-même, envoyez-nous vos ordres par la maille et nous vous expédierons promptement ce que vous désirez. HAZARD ET MOORE Charlottetown I. P. E. Oct 12 1894.

COFFINS AND CASKETS

I beg to notify the public that I have just received a supply of Coffins and Caskets which I will sell at reasonable prices. I also beg to remind the public not to forget that I am selling Goods cheaper than ever for cash and therefore don't forget to give me a call when you have cash to spend. THOS. WILKINSON, ALBERTON.

A PIANO ORGAN BOOK FREE.

Our new Catalogue is a grand portfolio of all the latest and best styles of Organs and Pianos. It illustrates, describes, and gives manufacturers' prices on Organs from \$25.00 up, and Pianos from \$150.00. It shows how to buy at wholesale direct from the manufacturers, and save over 50 per cent. THE CORNISH ORGANS AND PIANOS Guaranteed for 25 yrs., have been played and praised for nearly 50 yrs.; to-day they are the most popular instruments made. Secure our SPECIAL TERMS of Credit, framed to suit the times. Remember this grand book is sent FREE. Write for it at once. CORNISH & CO. (Estab. nearly 50 yrs.) Washington, D. C.

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD. A RELIABLE REMEDY FOR Indigestion, Bilioussness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all Disorders of the Stomach, Liver and Bowels. THE RIPANS CHEMICAL CO., 10 Spruce Street, New York City.